

—Pardon, mademoiselle, balbutia-t-il en s'inclinant, pardon, mais...

—Monsieur, dit-elle de sa voix harmonieuse et douce, je dois, avant tout, me présenter à vous : je suis mademoiselle Claire Dubessy.

Il s'inclina de nouveau respectueusement.

Puis ils restèrent un instant silencieux, se regardant.

Lui, complètement sous le charme, se disait :

—Comme elle est belle ! Oh ! l'adorable jeune fille !

Claire, pensait, en l'examinant de ce regard de femme clair, profond et si sûr dans le jugement :

—La Dame en noir m'a bien dit ce qu'il était ; oui, c'est bien ainsi que je me le figurais : grand, bien fait, le regard doux, le front intelligent, triste de sa pauvreté ; oui, il a les sentiments élevés, il est bon, il a du cœur ! Sa pâleur, ses joues amaigries, parlent de ses souffrances passées ! Oh ! pauvre garçon, pauvre garçon !

Ce fut Edouard qui rompit le silence.

—Mademoiselle, dit-il, vous étiez en société et je vous ai dérangée, pardonnez-moi de m'être présenté à un moment si mal choisi.

—J'étais en société, en effet, répondit elle ; mais rassurez-vous, vous ne m'avez point dérangée ; je sais être libre ou me rendre libre quand il me plaît. Je dirige mes actions comme je crois devoir le faire et je ne suis l'esclave de personne. Ah ! je serais vraiment malheureuse si, parce que beaucoup de gens aiment à venir à Grisolles, je ne m'appartenais pas un peu. Je vous l'ai dit tout à l'heure, je suis maintenant tout à vous.

Mais asseyez-vous, je vous prie, là, dans ce fauteuil, nous allons causer.

Après un bout de silence, et le jeune homme s'étant assis, elle reprit :

—Quand je suis entrée, vous regardiez ce panneau ?

—Je l'admirais, mademoiselle, comme j'ai admiré les trois autres : ce sont de purs chefs-d'œuvre.

—Vous avez ici un échantillon de ce que vous verrez tout à l'heure.

On vous a dit, monsieur Lebel, ce que j'attendais de vous ?

—Oui, mademoiselle ; mais je suis venu à Grisolles, afin de me rendre compte moi-même du travail à faire.

—Vous avez bien fait ; du reste, je vous attendais.

On vous a aussi parlé des conditions : si vous ne trouviez pas qu'elles fussent ce qu'elles doivent être, n'hésitez pas à me demander de les modifier.

—Mademoiselle, si j'avais quelque chose à dire à ce sujet, ce serait de trouver que vous êtes trop généreuse.

—Non, non, fit Claire, en secouant la tête. Enfin vous ne faites pas d'objections à ces conditions ?

—Aucune, mademoiselle.

—Voulez-vous que je vous les rappelle ?

—C'est inutile, mademoiselle ; j'ai sur moi la lettre que vous avez écrite à M. Biacchi et que m'a laissé M. Duchemin.

—Ah ! vous avez ma lettre, fit la jeune fille en rougissant.

Elle continua :

—Eh bien, je vous confirme de vive voix tout ce qu'elle contient : vous ne serez pas ici un étranger, mais considéré comme un ami. Quand je dis que vous aurez la table et le logement, cela indique que vous vous assoirez à ma table.

—Mais, mademoiselle...

—Oh ! ne redoutez pas le tête-à-tête : il y toujours ici quelques personnes qui y viennent déjeuner et dîner ; et quand il ne m'arrive pas de ces visiteurs, — ce qui est rare — j'ai pour me tenir compagnie M. Darimon, mon vieux tuteur, avec qui vous vous entendrez très bien, vous verrez.

Vous n'aurez pas une chambre dans le château même ; mais un joli pavillon, qui se trouve dans le jardin, et que je vous montrerai tout à l'heure d'une fenêtre, sera mis à votre disposition. Vous aurez là un logement complet, très confortable ; de cette façon vous serez mieux chez vous et plus libre.

—Oh ! mademoiselle, je suis vraiment confus...

—Monsieur Lebel, il y a une autre chose dont je veux vous

parler aujourd'hui : il s'agit de la récompense que je me réserve de vous offrir lorsque vous aurez achevé votre travail.

—Mais, mademoiselle, mon travail aura été largement rétribué, et je n'accepterai pas...

—Monsieur Lebel, l'interrompit-elle vivement, auriez-vous le courage de me causer un chagrin ?

—Oh ! mademoiselle, que dites-vous là ?

—Eh bien, reprit-elle très émue et ayant comme des larmes dans la voix, cette récompense que je serai heureuse de vous offrir, vous l'accepterez de ma main, de cette main amie que je vous tends en ce moment.

Il la prit, cette main fine et blanche qu'elle lui tendait ; et en la portant à ses lèvres, entraîné par un élan d'enthousiasme, il laissa échapper un sanglot.

—Ah ! s'écria-t-il d'une voix vibrante, mais vous êtes donc une divinité.

Claire, remuée dans tout son être, se détourna pour essayer deux larmes, mais il les avait vues, ces deux larmes, il se disait :

—Aussi bonne qu'elle est belle !

—A propos, reprit Claire, après un bout de silence, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

—Non, mademoiselle, je vous remercie.

—Ne soyez pas plus que moi cérémonieux, monsieur : Julie, ma femme de chambre, est là qui attend mes ordres : en quelques minutes, ici même, sur ce guéridon, elle vous servira ce que vous désirerez.

—Je vous assure, mademoiselle, que je n'ai besoin de rien ; j'ai fort bien déjeuné à Poitiers.

Elle agita le cordon d'une sonnette et, aussitôt, Julie entra dans le boudoir.

—Monsieur Edouard Lebel va visiter notre musée, dit-elle ; vous et moi, Julie, allons lui tenir compagnie.

L'artiste suivit les deux jeunes filles et fit le tour des appartements ravi de ce qu'il voyait.

Après la visite des tableaux, Claire lui dit :

—Voyez-vous à peu près le temps que durera le travail de réparation ?

—Ce sera long, mademoiselle.

—Un an ?

—Peut-être deux. Mais si vous voulez que le travail marche plus vite, je trouverai facilement pour m'aider un ou deux peintres de talent.

—Je laisse cela à votre convenance, monsieur. Moi, je ne désire point que le travail marche à la vapeur, et si vous n'êtes pas effrayé de passer deux années à Grisolles...

—Merci, mademoiselle, je suis heureux de la latitude que vous me donnez ; je ferai seul le travail, et c'est ce que je préfère.

—Eh bien, monsieur Lebel, je ne veux pas vous le cacher, je suis enchantée de votre résolution ; aussi ferai-je tout ce qui dépendra de moi pour que vous ne vous ennuyiez pas trop.

—Oh ! je n'ai pas cette crainte, mademoiselle.

Ils étaient revenus dans le boudoir Pompidour, et Edouard comprit que le moment était venu de prendre congé de Mlle Dubessy.

—Mademoiselle, dit-il, je vous demande la permission de me retirer.

—Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, monsieur. Est-ce que vous retournerez de suite à Paris ?

—Non, mademoiselle, je m'arrêterai à Pithiviers où probablement je passerai la nuit.

—Vous avez des parents dans cette ville ?

—Je n'ai plus ni père ni mère, mademoiselle, et je suis sans famille. Mais, continua-t-il avec émotion, devenu orphelin en bas âge, la Providence, qui veillait sur moi, m'a donné une seconde mère, laquelle m'a aimé et m'aime encore comme si j'étais son fils. Ma seconde mère demeure à Pithiviers avec son fils, qui est sous-préfet et un frère pour moi. Vous comprenez, mademoiselle, que j'aie le désir de les embrasser tous les deux avant de revenir à Grisolles.